

R O M A N

Alfred Boudry
Hélène Demirdjian
Les Désamants



 ***l'aube***

Extrait de la publication

LES DÉSAMANTS

Collection *Regards d'ici*
dirigée par Marion Hennebert

Ce fichier a été généré
par le service fabrication des éditions de l'Aube.
Pour toute remarque ou suggestion,
n'hésitez pas à nous écrire à l'adresse
num@editionsdelaube.com

© éditions de l'Aube, 2012
www.editionsdelaube.com

ISBN 978-2-8159-0603-6

Alfred Boudry
Hélène Demirdjian

Les Désamants

roman

éditions de l'aube

Du même auteur :

Alfred Boudry :

La Digitale, Actusf, 2010

La Bibliothèque nomédienne, L'Atalante, 2008

L'amour tient du rêve et du
mouvement.

Paul VALÉRY

PRÉFACE

Dès que la correspondance entre George Bass et Mlle des X fut découverte il y a deux ans, la question de sa publication se posa d'elle-même. Si George Bass n'a pas été un explorateur majeur, à l'égal d'un James Cook ou d'un Bougainville, et si l'identité de sa correspondante est incertaine, il n'en reste pas moins que leurs lettres constituent un témoignage important sur l'histoire de l'exploration de l'Océanie.

Afin de saisir tout le sel de ces échanges, il faudra garder à l'esprit qu'à l'époque de la marine à voile, un navire au long cours mettait environ six mois pour joindre Londres à Sydney; de plus, le changement de saison empêchait souvent la navigation de reprendre aussitôt. Le courrier ne pouvait donc consister en questions/réponses bien ordonnées, exhaustives et claires. Au contraire, les lettres s'écrivaient sur de longues périodes ou parfois très vite, dans la hâte d'un départ. Leurs auteurs les corrigeaient, les augmentaient, se contredisaient même, avant de se décider à les confier au messager.

Il est donc impossible de savoir combien de ces lettres ont été perdues. Pour pallier les risques, les épistoliers avaient l'habitude de doubler voire de tripler leurs envois (ou bien ils demandaient au destinataire de leur retourner la lettre après l'avoir recopiée), les confiant à d'autres moyens de transport; mais les dates de départ souvent différées entraînaient

d'autres modifications, voire des annulations. Ainsi, il n'est pas rare qu'une épouse de marin ait reçu l'annonce de la mort de son mari *avant* une lettre écrite de sa main.

Beaucoup de ces correspondances se sont donc croisées, répondant à des questions déjà résolues ou devenues obsolètes, omettant des points primordiaux ou se répétant; avec toujours le risque de sombrer dans la contradiction ou le quiproquo. On verra que nos « amants du Capricorne » n'étaient pas exempts de ce risque, malgré leur passion insensée capable de renverser bon nombre d'obstacles.

À ce sujet, les détracteurs de cette correspondance miraculeuse ont beau jeu de mettre son authenticité en doute, justement à cause de certains délais invraisemblables. N'est-ce pas là plutôt ce qui rend ces lettres particulièrement attrayantes? N'oublions pas, en les lisant, que les deux amants devaient *au péril de leur vie* (la France et l'Angleterre étant en guerre) maintenir le secret sur leurs itinéraires, leurs escales, leurs moyens de transport. Dès lors, qu'est-ce qui nous garantit que les lettres écrites à « Constantinople » l'ont bien été à la Sublime Porte et non ailleurs, ou que George Bass est bien passé par le cap de Bonne-Espérance pour aller à Port Jackson, et non par le cap Horn?

À vrai dire, certaines confusions semblent corroborer cette hypothèse et ont sans doute contribué aux malentendus qui émaillent ce récit écrit à quatre mains et deux cœurs battant la même chamade. C'est pourquoi nous avons décidé de laisser aux lecteurs et aux lectrices la tâche importante de juger par eux-mêmes de l'authenticité de ces lettres; après tout, elles n'ont pas le pouvoir de changer l'Histoire.

*Annabelle Cavallier et Simon Rosenstern,
inventeurs et compileurs de la correspondance entre
« Mlle des X » et George Bass*

PS: sauf indication contraire, les notes sont des épistoliers. George Bass avait pour habitude d'annoter ses livres, d'insérer des phrases ou des paragraphes dans les marges de ses lettres, voire d'y épingler des bouts de papier déchirés; pour des raisons de clarté, nous avons choisi de faire figurer ces ajouts en simples notes de bas de page. Quant aux exergues des trois parties, nous en sommes seuls responsables.

PREMIÈRE PARTIE (1795-1796)

Pourquoi j'ai de nouveau
recours à l'écriture? En vérité,
je n'ai rien à te dire.

GOETHE

Première lettre

Ténériffe, le 8 mars 1795

Ma Secrète,

je profite de notre courte escale aux Canaries pour t'écrire¹ cette lettre, premier jalon de notre séparation (aujourd'hui, 28^e jour); elle te sera envoyée par le prochain navire en route pour l'Europe. Je suis assis sur un banc dans la chambre du Capitaine Waterhouse, qu'il a obligeamment mise à ma disposition pour la soirée; tous les sabords sont ouverts pour l'aération et les parois sont inondées de soleil couchant. L'odeur de poudre brûlée remplit le navire; c'est ainsi que l'on chasse les miasmes périlleux pour la santé. Ferme les yeux et imagine-moi: tremblant de fièvre, écrasé de délire. Je profite là d'un moment de répit qui, je sais, ne durera guère.

Oui, moi, chirurgien du bord, je suis malade. N'est-ce pas le comble? Rassure-toi, je ne souffre pas du mal de mer ni du scorbut. Notre capitaine sait choisir ses marins (tu sais quels examens scrupuleux j'ai dû passer pour obtenir ce poste) et son quartier-maître a suivi les enseignements du docteur Lind; aussi avons-nous tous le pied marin, et les cales sont-elles pleines de bière de sapin ainsi que de fruits frais achetés ce matin dans l'île. William Martin, mon

1. En français, puisque nous maîtrisons tous deux cette langue, et qu'elle te va si bien (surtout lorsque tu ne portes rien d'autre).

jeune assistant, ne souffre de rien et il peut donc effectuer les tâches quotidiennes sans problème : masser les gabiers souffrant d'une hernie abdominale, administrer de la teinture de rhubarbe pour calmer les ulcères, ou de l'écorce de quinquina contre la fièvre. Pour le laudanum, c'est encore moi qui en ai la charge.

J'ignore la cause de ma maladie. C'est une fièvre bénigne mais fort embarrassante, qui me cause des vertiges et des lourdeurs dans les membres, ce qui n'est pas pratique pour opérer. Heureusement, nous n'en sommes qu'au début du voyage et les cas graves à traiter sont inexistantes. Mais il y a pire : je dors beaucoup et ne rêve pas du tout. C'est sans doute pourquoi je choisis maintenant de t'écrire, malgré notre promesse d'attendre mon arrivée en Nouvelle-Galles du Sud. Ne pouvant rêver de toi, j'ai fini par ressentir un manque si cruel, si abominable, que les abîmes sur lesquels nous voguons me paraissent en comparaison charmants.

À vrai dire, j'ignore si cette lettre parviendra à l'adresse de notre nid (salue Rodolphe de ma part ; sa position de domestique ne l'obligeait en rien à prendre le risque de nous héberger. Il doit beaucoup t'aimer ; me voilà un peu filialement jaloux). Y es-tu encore, après tout ce temps ? Ou bien as-tu déjà plié bagage et entrepris de croiser ma route ? Tu n'ignores pas qu'un tel périple est dangereux pour une femme seule. Il est préférable que tu attendes d'avoir trouvé un allié fiable pour t'accompagner. Ah, si seulement l'Amirauté avait donné son accord pour que tu viennes à bord de la *Confiance* ! Mais je n'ai que vingt-quatre ans et mes états de service ne m'autorisent à rien.

En parlant d'âge, notre quartier-maître, M. Flinders, est un homme étonnant ; j'ai appris hier qu'il n'a pas vingt-deux ans ! Et pourtant, il commande ses hommes d'une main de maître, ni trop dure, ni trop douce. Nous nous entendons fort bien – quand je ne suis pas fiévreux – et nous avons

l'intention commune d'aller relever la côte sud de Nouvelle-Hollande, toujours inexplorée à ce jour. Apparemment, nous sommes les seuls à vouloir le faire. Tant mieux; j'ai soif d'exploits. Quand je songe que William n'a que treize ans, je nous trouve bien jeunes pour affronter des océans. Mais quoi! Si nous voulons plus tard raconter nos souvenirs, il faut bien les vivre d'abord.

Une pensée me traverse soudain l'esprit, tandis que le soleil disparaît peu à peu sous l'horizon chaleureux. Je suis là, à t'écrire, à penser à toi, alors que tu m'as peut-être déjà oublié. Je sais, tendre Flammèche, je manque à ma parole. Elle est tout ce que je puis trahir, ici.

Il y a quelques minutes, j'ai réussi à me lever pour aller parler brièvement au capitaine. Il m'a confirmé que nous allions bien à Port Jackson en passant par Rio de Janeiro. En effet, il craint que les Français n'aient déjà pris Cape Town aux Néerlandais. Il n'a pas dévoilé si notre mission avait un but secret. Il est donc vraisemblable qu'après notre escale à Rio, nous irons directement en Nouvelle-Galles du Sud; il nous faudra éviter les navires français qui sillonnent l'océan Indien depuis leur base de l'Île Bourbon (il paraît que les Révolutionnaires l'ont rebaptisée Île de la Réunion, ou est-ce une rumeur?); enfin, nous devons affronter le terrible cap sud de la Terre de Van Diemen. Si tout va bien, nous serons à Port Jackson en septembre.

Si tu connais une méthode de communication plus rapide que le courrier royal (qui n'est guère plus rapide que notre *Confiance*¹), même une qui manquerait d'orthodoxie, je te prie de la mettre en application. Sans toutefois prendre de risques inutiles; la guerre sur le continent n'est pas terminée.

1. Pardonne ce médiocre jeu de mots; le nom anglais du navire est HMS *Reliance*, mot qui signifie à la fois Confiance et Dépendance, et définit à la perfection ce qui nous lie l'un à l'autre.

Peut-être devrais-tu t'adresser à cette mystérieuse société de correspondance qui se vante de ses délais mirobolants; la Société Éclectique, je crois.

Je suis épuisé. Si le chirurgien de bord venait à mourir, qui s'occuperait des hommes? Je dois me ménager et me traiter comme je traite les moribonds. Avec fermeté, si nécessaire. Me guérir malgré moi.

George Bass
chirurgien de second grade à bord de la *Confiance*,
sous le commandement du Capitaine Henry Waterhouse

PS: Lorsque, d'aventure, je repense à nos conversations précédant mon départ, je ne puis m'empêcher de croire que c'est toi qui m'as convaincu de partir (car j'aurais pu refuser cette affectation). Dis-moi que je me trompe.

Lettre 2

Saint-Malo, le 23 avril 1795

Mon bien-aimé,

ta lettre m'a plongée dans un indicible désespoir. Je ne sais si la fièvre te fait délirer ou si l'éloignement a fait son œuvre, si les océans que tu traverses ont effacé mes traits de ta mémoire. Comment peux-tu croire que je t'oublie ? Mon âme t'appartient, les siècles n'y changeront rien.

Je ne t'ai incité à partir que pour mieux te rejoindre car, sans notre Roi, il n'y a plus de France. Nous n'avons pas d'avenir ici, pas plus qu'en Angleterre, je le crains. Je ne saurais voir plus longtemps ma patrie aux mains de traîne-savates, de culs-terreux sortis de la fange pour mieux la répandre. L'esprit « philosophique », venu de ta chère Angleterre, est seul responsable de toutes les atrocités commises ici.

Erre et explore, mon amour, trouve un paradis pour nous seuls, où nous pourrions vivre notre amour loin de ces folies.

Ta fièvre ne me cause aucune inquiétude, mon absence en est la cause. Je sais comment l'apaiser... Ferme les yeux, revois nos fiévreuses étreintes, souviens-toi que nous sommes le Salut l'un de l'autre. Je n'ai pas de fièvre, mon amour. Mon corps se souvient de chacun de tes gestes, de la chaleur de tes mains sur mes hanches, de la suavité de tes baisers sur ma poitrine nue. J'ai la mémoire de ta douceur

et de ta violence, je les revis sitôt que mes paupières se ferment. Mes rêves sont d'un réalisme troublant, si bien qu'au matin, dans les premières vapeurs de l'aube, j'ai la délicieuse impression que tu es à mes côtés. Je ressens ta présence tout au long de la journée, ton souffle dans le creux de ma nuque. Je ne doute jamais, jamais tu ne m'abandonnes.

Mais peut-être as-tu oublié la puissance de notre désir ? Il se peut que je t'aime davantage...

Mon petit frère chéri, Pierre, me cause bien du souci car il a pris le vice du jeu. Après ton départ, devenu « l'homme de la famille » selon ses dires, il s'est mis à fréquenter des hommes bien peu recommandables. Il n'a prêté aucune attention à mes mises en garde et a perdu des sommes considérables aux cartes.

Je l'ai trouvé un matin couché sur le port, baigné dans une mare de sang; je l'ai cru mort une seconde et j'ai senti mon cœur cesser de battre. Il est sérieusement blessé; il a contracté des dettes auprès d'hommes dangereux qui l'ont frappé pour récupérer leur dû.

Je leur ai donné tout l'argent que tu m'avais laissé avant ton départ mais je n'ai pas pu éponger la totalité de la dette, seulement obtenir un répit. Si dans deux semaines ils n'ont pas le reste de l'argent, ils tueront Pierre. Un homme est posté en permanence devant chez nous si bien que nous ne pouvons pas nous enfuir. J'ai peur de devoir me réduire au déshonneur pour sauver mon frère, et pour obtenir l'argent nécessaire au voyage qui me mènera à toi. Mon honneur, mon âme même, n'ont que bien peu de valeur, je sacrifierais la vie éternelle sans hésitation pour un regard de toi, pour le doux sourire de mon frère.

Pardonne-moi ce que je m'apprête à faire.

Ta Flammèche

PS: Je t'envoie cette lettre par bateau. J'en envoie une copie par un pigeon voyageur, dressé pour te retrouver. L'homme qui m'a vendu le pigeon m'a ri au nez. Quelqu'un m'a dit que ces oiseaux ne pouvaient atteindre que des endroits qu'ils connaissent déjà. Mais sait-on jamais? Il se peut qu'en y croyant fort...